L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 1er JUIN 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
SAMEDI, 1er JUIN 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Une Journée Solennelle.

On sait avec quelle solennité est célébré, d'ordinaire, le jour de la décoration des tombes, au Sud comme au nord de l'Union américaine. Depuis quelques années même, on affecte, avec une touchante sollicitude, de confondre les deux cérémonies en l'honneur des braves que la lutte avait un moment divisés, mais que la paix a réunis de nouveau, et dont la glorieuse mémoire ne sert plus qu'à réchauffer le patriotisme des survivants, qu'à rendre plus étroits que jamais les liens qui les unissent, en dépit des mesquines et éphémères divisions des partis.

Cette année, la fête avait pris un caractère encore plus solennel, une plus large envergure nationale.

Pendant qu'à New York, les anciens Fédéraux, auxquels s'étaient joints de nombreux Confédérés rendaient hommage aux mânes des héros de l'Union, et se réunissaient autour de la tombe de Grant, pour écouter la grave parole de M. McKinley, meilleur patriote, à notre sens, qu'économiste, à Chicago, les anciens Confédérés auxquels se mêlaient de nombreux ennemis d'autrefois, redevenus de francs amis, inauguraient un monument élevé à leurs vieux camarades, morts dans cette ville, loin du pays natal.

Il en était de même à la Nouvelle-Orléans, au Cimetière Chalmette, où des cérémonies imposantes avaient lieu, où étaient prononcés des discours qui ont profondément ému les assistants.

Presqu'à la même heure, tout le monde officiel, toute l'administration de Washington, le chef de l'Etat en tête, s'inclinaient en manière de dernier hommage devant les restes d'un homme qui, en paix, comme en guerre, comme homme d'Etat et comme juriste, a rendu d'éminents services à son pays et qui aurait pu lui en rendre encore, pendant longtemps, si une mort prématurée ne l'eut enlevé à ses hautes fonctions.

En vérité, il y a dans la vie des peuples des heures solennelles qui sonnent au moment où l'on s'y attend le moins, et, au milieu des petites misères qui nous divisent, nous rappellent nos grands devoirs envers le pays et ravivent dans les âmes les grandes idées de patrie, de civisme que nos brocantages de tous les jours menaçaient d'oblitérer en nous. La leçon est bonne, utile, salutaire, ne l'oublions pas et sachons en tirer profit.

ZOLA CRITIQUE MUSICAL.

Une citation toute d'actualité à l'heure où vient d'être donné *Tannhauser*, à Paris. Elle montre, par surcroît, M. Emile Zola critique musical.

Voici, en effet, ce que l'on trouve dans l'*Œuvre* :

Wagner, le dieu en qui s'incarnent des siècles de musique! Son œuvre est l'arche immense, tous les arts en un seul, l'humanité vraie des personnages exprimée enfin, l'orchestre vivant à part de la vie du drame ; et quel massacre des conventions, des formules ineptes! Quel affranchissement révolutionnaire dans l'infini! L'ouverture du *Tannhauser*, c'est l'allégresse sublime du nouveau siècle : d'abord le chant des pélerins, le motif religieux, calme, profond, à palpitations lentes ; puis la voix des sirènes l'étouffant peu à peu, les voluptés de Vénus pleines d'énervantes délices, d'assoupissantes langueurs, de plus en plus hautes et impérieuses désordonnées, et bientôt le thème sacré qui revient graduellement comme une inspiration de l'espace, qui s'empare de tous les chants et les fonds en une harmonie suprême pour les emporter sur les ailes d'un hymne triomphal.

Ces quelques lignes ne s'adapteraient guère aux harmonies aussi spéciales qu'éoliennes décrites par le maître écrivain dans la *Terre*.

Les nouvelles de l'Extrême Orient.

Certaines personnes, en lisant en tête des dépêches qui nous arrivent de l'Extrême Orient, ce titre: "Reprise des hostilités," se sont imaginé que la guerre recommençait entre le Japon et la Chine. Il n'en est rien. Il s'agit tout simplement d'une partie de la population de l'Ile Formose qui, entraînée par de mauvais conseils ou violentée par un parti plus ou moins révolutionnaire, voudrait rendre l'île indépendante et la transformer en république—ce qui est tout simplement ridicule. Formose n'est pas plus capable de vivre en république que les îles Hawaii, par exemple. Quant à la Chine, elle a cédé l'île depuis longtemps et c'est certainement de toutes les possessions qu'on a voulu lui arracher dans ces derniers temps, celle dont l'abandon lui devait coûter le moins.

Ne nous inquiétons donc pas trop de cette levée de boucliers qui ne peut pas avoir de conséquences sérieuses. Formose ne peut résister au Japon et ses résistances ne soulèveront aucune intervention étrangère.

Ce qu'il y a à redouter, c'est la reprise des hostilités dans la Mantchourie, dans le golfe de Pet-Chi-Li. De ce côté là, les européens ont des intérêts graves à défendre, la Russie surtout, qui ne peut vraiment pas laisser le Japon s'installer près d'elle et devant elle, pour lui couper la marche vers le sud et lui interdire la libre entrée dans le Pacifique. Espérons encore que, de ce côté-là, on saura éviter le moindre coup de feu ; ce serait le signal d'un incendie général.

DES BRAVES.

La campagne de Madagascar occupe aujourd'hui l'attention du public à peu près exclusivement et la détourne des faits de guerre qui se passent dans les colonies françaises.

Il y a cependant de glorieux faits d'armes à signaler sur d'autres champs de bataille que ceux de Madagascar.

Le Ministre de la Marine l'a compris et il vient d'adresser à tous les commandants des corps de troupes aux colonies la lettre suivante relative à l'héroïque défense des braves qui au cours des récentes opérations au Tonkin étaient chargés d'escorter un convoi :

"Messieurs, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien porter à la connaissance des troupes sous vos ordres la belle conduite de l'escorte du convoi de Cho-ka, attaqué le 30 décembre 1894.

Le convoi était parti le 30 au matin du poste de Bac-Kem, escorté par 46 tirailleurs du 3e régiment, sous le commandement du sergent Bonnardi, secondé par le sergent Bastat. Une bande de 150 à 200 fusils, formée hors du territoire militaire et conduite par le fils du chef du soumissionnaire Luong-Tam-Ky, vint s'embusquer sur la route, dans un défilé broussailleux, long et difficile, resserré entre une haute montagne et le fleuve.

Le convoi marchait encadré en tête par la section Bastat et en queue par la section Bonnardi. Les pirates laissèrent s'engager en entier dans le coupe-gorge la section de la tête et, à un signal donné, ouvrirent sur elle un feu rapide qui lui coucha 20 hommes sur 23.

Bastat rallia à ses côtés les trois qui restaient debout et les quelques blessés pouvant encore faire usage de leurs armes, prit position et arrêta un moment le flot des Chinois qui se précipitaient sur le sentier en hurlant. Après quelques instants d'une lutte disproportionnée et héroïque, le sergent tombait frappé à mort de deux balles, payant de sa vie le salut de ses soldats blessés, à qui il avait ainsi donné le temps de se traîner en arrière.

Dès les premiers coups de fusil, le sergent Bonnardi accourait, ouvrait le feu et, avec intelligence et vigueur, réussissait à occuper par une marche oblique en échelons le seul point qui lui permît de tenir tête à l'ennemi, de soutenir l'autre section et de protéger les charges du convoi abandonnées par les coolies tout le long de la route. Il réussit avec ses 23 tirailleurs à briser l'élan des pirates, à repousser deux retours offensifs et à leur interdire l'accès du convoi. A la fin de la journée, la vaillante petite troupe était retranchée sur une hauteur située un peu en arrière du lieu de l'action et au sommet de laquelle les blessés et la presque totalité des charges avaient pu être parqués. C'est sur cette position que les renforts partis de Bac Kem et de Chem-Hoa la recueillirent le lendemain.

Au cours du combat, un petit groupe de tirailleurs s'étaient dévoués pour aller chercher le corps du brave Bastat qui respirait encore et acheva de mourir dans la nuit.

Les sergents Bastat et Bonnardi, du 3e régiment de tirailleurs tonkinois, ont été cités à l'ordre du jour des troupes de l'Indo-Chine pour les faits ci-dessus relatés."

Nous croyons que cette lettre du Ministre de la Marine devait être portée non seulement à la connaissance des troupes des colonies, mais qu'elle devait aussi être lue par tous les soldats de France. Aussi l'avons-nous publiée.

RASSURANT POUR L'AVENIR.

Le *Jouranal officiel* vient de publier le rapport adressé au président de la République par le garde des sceaux sur l'administration de la justice criminelle en France et en Algérie pendant l'année 1892. L'étude de ce document, très détaillé, suggère un certain nombre de réflexions qui ne sont rien moins que rassurantes pour l'avenir.

La grande criminalité est en voie de légère décroissance ; mais le nombre des prévenus déférés au tribunaux correctionnels est en constante progression. De 199,637 : en 1880 il passe à 248,357 en 1892, soit une augmentation d'un cinquième en douze ans. Les chefs de prévention les plus fréquents sont le vol (53,175), les coups et blessures (32698), de vagabondage (19,356) et la mendicité (15766). L'accroissement est surtout marqué et régulier en ce qui concerne les vols et les coups et blessures : il n'est pas moindre d'un dixième pour la courte période qui va de 1888 à 1892.

Un phénomène non moins inquiétant, c'est l'augmentation du chiffre des prévenus mineurs de seize à vingt et un ans. Les délinquants de cette catégorie atteignent l'effectif de 32,430 en 1892, contre 26,224 en 1888. Le rapport nous fait remarquer que 3,000 de ces prévenus sont poursuivis pour délits de pêche : mais les délits d'une nature plus grave l'emportent malheureusement : les inculpations de vol contre les jeunes gens s'élèvent à 9,190 pour 1892, au lieu de 8,495 en 1891.

La progression est énorme d'une année sur l'autre. Cet accroissement de la criminalité chez les mineurs a été constaté dans tous les grands Etats de l'Europe, sauf en Angleterre : c'est un des points noirs de cette fin de siècle.

Nouveaux outrages des Musulmans.

Des consuls lâchement assassinés.

Nous avons des nouvelles véritablement lamentables d'Orient. A Moosh, Arménie, près du Lac Van, des gendarmes turcs qui devaient, en leur qualité, obéir à des ordres supérieurs ont pénétré violemment dans les résidences des représentants de la France, de l'Angleterre, de la Russie, pour y opérer l'arrestation d'un individu qui est au service de ces fonctionnaires. Ils se sont montrés insolents, dit la dépêche, et l'on a eu toutes les peines du monde à les expulser.

Ce n'est rien encore auprès de ce qui vient de se passer à Jeddah. Là il y a eu de véritables assassinats de consuls étrangers.

Sans cause apparente, des arabes ont tiré à bout portant sur le consul Anglais et son vice-consul, sur le consul russe et sur le secrétaire du consulat français. Non contents d'avoir abattu l'infortuné vice consul Anglais, ils l'ont ensuite criblé de balles et de coups de poignard.

Il n'a survécu que quelques minutes à ses blessures. Le Consul russe est véritablement mutilé, mais il n'est pas mort. Le secrétaire du Consulat français n'est guère en meilleur état. Les médecins doutent que ces infortunés puissent survivre à leurs blessures. On est à la poursuite des coupables.

Des arrestations ont déjà été faites et des navires ont été expédiés sur le théâtre du crime. Mais, en vérité, ce sont là des faits monstrueux, qui se renouvellent trop souvent dans ces contrées maudites. N'y aurait-il donc pas moyen de mettre un frein au fanatisme de ces bandits? De pareils attentats doivent être châtiés sévèrement. Il faut frapper un grand coup et faire de terribles exemples.

Les Coréens.

Si les Coréens, dont on a tant parlé en ces derniers temps, sont, au dire des rares personnes compétentes, dans un état de civilisation peu avancé, il faut reconnaître cependant qu'ils ont à certains égards devancés l'Europe et compté parmi leurs souverains des hommes d'un rare génie. C'est du moins ce qui résulte de renseignements contenus dans un ouvrage intitulé : *Bibliographie coréenne, tableau littéraire de la Corée*, dont un interprète du ministère des affaires étrangères, M. Maurice Courant, vient de publier le premier volume.

M. Courant apprend, en effet, que, dès 1403 par conséquent avant Gutenberg, le roi Htai-Tjong inventait l'imprimerie au moyen de types mobiles et ordonnait de fondre des caractères de cuivre reproduisant les caractères chinois dont les Coréens se servaient uniquement alors. Un demi siècle plus tard, en 1443, un de ses successeurs, Oyei-Tjong, faisait une invention plus remarquable encore. Alors que les Chinois se sont toujours tenus à une écriture idéographique et les Japonais à une écriture syllabique, il inventait de toutes pièces un alphabet coréen.

Munis d'instruments aussi perfectionnés, ces Coréens ont-ils donné le jour à une littérature remarquable? M. Courant semble le croire, mais c'est un point qu'il est difficile pour les profanes d'éclaircir, car cette partie de son ouvrage est tellement technique que la lecture en est permise aux seuls orientalistes de profession.

Terre-Neuve et le Canada.

Les négociations entre Terre-Neuve et le Canada pour une fusion administrative et économique, ont échoué. Il n'y avait jamais eu unanimité au Parlement de Saint-Jean pour cette annexion, et au Canada l'opinion s'était montrée très froide. C'est le gouvernement anglais qui avait eu cette idée pour n'avoir pas à venir en aide à ce petit pays, et c'est le vice-roi du Dominion qui avait conduit l'affaire avec le ton autoritaire qu'on lui connait. Les habitants de Terre-Neuve, s'ils renoncent à leur autonomie, ont tout intérêt à rester une dépendance pure et simple de la métropole, comme Gibraltar et Singapoore. Londres n'est pas plus loin que n'eût été Ottawa, on y va d'ailleurs plus facilement et quand on y est, on est quelque part. La France est indifférente à ce va-et-vient. C'est à l'Angleterre que le traité d'Utrecht lie la France qui n'a rien à voir avec les prête-noms ou les nationalités de paille que sa partenaire pourrait vouloir introduire entre elle et les Français. Il ne peut y avoir de transfert d'obligations valable pour celui qui y puise des droits, que de son aveu et moyennant un consentement formel, constituant une novation du contrat primitif.

SUR LA MONTAGNE.

"Ecoute, dit un fier baron suisse à un de ses jeunes vassaux, tu as eu la hardiesse de lever les yeux sur ma fille, l'audace de l'aimer et l'insolence de lui déclarer ta passion. Je pourrais te châtier comme tu le mérites, mais ma fille dit aussi qu'elle t'aime et me supplie d'avoir pitié de toi. C'est mon enfant unique, je me laisse attendrir. On te dit alerte et vigoureux, ont dit qu'à la lutte, à la course, et dans les autres jeux du village, tu l'emportes toujours sur tes rivaux. Eh bien, tu vois cette montagne sur laquelle un de mes ancêtres a planté une croix. Si tu peux, sans t'arrêter une seule fois, une seule seconde, si tu peux porter ma fille jusqu'au haut de cette sommité, je t'accorde sa main ; acceptes-tu?

—J'accepte.

—A demain.

—A demain."

Le lendemain, les paysans se réunissent au pied de la montagne pour assister au mémorable spectacle qui leur a été annoncé.

Le jeune homme est avec eux, un peu ému, mais encouragé par ses compagnons et sentant palpiter en lui un cœur résolu. Le baron s'avance à cheval, regrettant peut-être l'engagement qu'il a pris, mais espérant que l'audacieux villageois échouera dans son entreprise. A côté de lui est sa fille, pâle et tremblante, et priant Dieu d'assister celui à qui elle veut confier sa destinée.

Au mot d'ordre prononcé par le père, le jeune homme la prend dans ses bras avec une touchante expression de tendresse et de respect. Il la prend, il se met en marche d'un pas leut, mais assuré. Il gravit la montagne par le sentier escarpé et ne s'arrête pas. Il va, il va, et les paysans qui le suivent du regard applaudissent à sa force, et le visage du baron se rembrunit.

Cependant il doit cheminer sur un terrain sablonneux qui s'éboule, puis poser le pied sur des roches glissantes. A l'un de ces endroits difficiles, on le voit trébucher. Un cri de pitié s'élève du milieu de la foule qui l'observe, et dans les yeux du baron éclate un rayon de de joie cruelle. Mais la jeune fille murmure une douce parole à l'oreille de celui qu'elle appelle son fiancé, puis lui passe la main sur le front. Il se ranime, il franchit vigoureusement une rude aspérité. Puis de nouveau il paraît fatigué, épuisé. Alors la jeune fille incline vers lui sa belle tête, le regarde avec ses doux yeux bleus, puis lève les bras en l'air comme pour se rendre moins lourde. Ses forces se raniment par la puissance de sa noble affection. Il traverse les broussailles épineuses, il gravit les pointes de rocs aigus, il surmonte tous les obstacles de son âpre chemin, il arrive enfin à la cime de la montagne. Il reste un instant debout dans la joie de son triomphe, puis s'affaisse et tombe avec son cher fardeau. Des applaudissements enthousiastes ont salué sa victoire, une clameur douloureuse retentit quand on le voit tomber.

Le baron s'élance à cheval sur la sommité de la montagne et trouve les deux fiancés immobiles, enlacés dans les bras l'un de l'autre au pied de la croix, à laquelle de leurs lèvres entr'ouvertes ils semblent adresser une dernière prière.

"Qu'on les sépare!" crie-t-il d'une voix impérieuse à quelques paysans qui l'ont suivi.

L'un d'eux s'approche, se met à genoux et, prenant entre ses mains les froides mains de la jeune fille et du jeune homme, dit au baron : "Dieu ne veut pas qu'ils soient séparés : ils sont morts."

M. PASTEUR.

Voici le monde politique et le monde savant de la vieille Europe mis en émoi, pour un fait qui n'en vaut nullement la peine. M. Pasteur a, assure-t-on, refusé les décorations que lui envoyait l'Empereur Guillaume II. Les uns lui en font un crime. Cette attitude chauvine déplait, paraît-il, à de nombreux collègues qui regardent sa conduite comme nuisible aux bons rapports qu'ils veulent entretenir avec l'Allemagne. Les autres ont accueilli la nouvelle avec un enthousiasme juvenile et veulent profiter de la circonstance pour faire une manifestation politique en son honneur.

M. Pasteur a parfaitement le droit d'entendre, de pratiquer le patriotisme à sa façon. La détermination qu'il a prise, n'engage personne. Ce n'est pas un poseur. M. Pasteur. Il n'a nul nul besoin de réclame, car sa réputation est faite. Laissons-le donc exercer son patriotisme à sa manière. S'il y a du chauvinisme dans cette affaire, c'est de la part de ceux qui veulent profiter de la circonstance pour faire d'importunes démonstrations.

Le Nouveau Maire de Romilly.

On a raconté comment le maire de Romilly-sur-Seine venait de démissionner afin de donner sa place à M. Millet, un ouvrier bonnetier sans ouvrage.

M. Millet a été installé, et le télégraphe apporte le compte rendu suivant de sa première journée :

L'Huissier.—Monsieur le Maire....

M. le Maire.—Ah! vous n'allez pas me déranger comme ça, hein? Si j'avais dû travailler, je serais resté bonnetier....

L'Huissier.—C'est d'abord pour une signature.

M. le Maire.—Je ne sais pas écrire. Laissez-moi.

L'Huissier.—Ensuite, il y a là un compagnon qui demande à vous parler.

M. le Maire.—Ces solliciteurs sont bien embêtants..... Enfin, faites entrer.

Le Compagnon.—Monsieur le Maire, votre prédécesseur vous a donné son emploi parce que vous étiez sans travail.

M. le Maire. Oui. Après!

Le Compagnon.—Je viens vous prier de démissionner en ma faveur.

M. le Maire.—Parce que?

Le Compagnon.—Parce que, moi aussi, je suis sans occupation.

M. le Maire.—Avez-vous les qualités nécessaires pour occuper la mairie?

Le Compagnon.—Autant que vous.

M. le Maire.—Oui, mais je suis bien ici, moi

Le Compagnon.—J'y serais bien, également.

M. le Maire.—J'y suis, j'y reste.

Le Compagnon.—Réactionnaire!

M. le Maire.—Attendez! Il y a peut-être un moyen de tout concilier.

Le Compagnon.—Parlez.

M. le Maire.—N'aimeriez-vous pas mieux être député?..... vingt-cinq francs par jour.

Le Compagnon.—Je veux bien.

M. le Maire.—Allez donc trouver M. Jaurès. Il peut justement disposer d'un mois en votre faveur.

Le Compagnon.—Merci. (*Il sort.*)

M. le Maire, *à l'huissier.*—Quand cet homme-là se représentera, vous lui direz que je n'y suis pas. (*A lui même.*) Il est impossible de travailler avec de pareils gêneurs. (*Il se renverse dans son fauteuil et s'endort.*)

BRIEUX.

Mort du duc de Hamilton.

Le duc de Hamilton vient de mourir à bord de son yacht en rade d'Alger.

William Douglas-Hamilton, duc de Hamilton et de Brandon, et aussi duc de Châtellerault, était, avec le duc de Beaufort, le seul grand seigneur anglais portant un titre français.

Il était le cousin de l'empereur Napoléon III et de S. A. I. le duc de Leuchtenberg ; car, par sa grand-mère maternelle, Stéphanie de Beauharnais, grande duchesse de Bade, il descendait du comte de Beauharnais, oncle de l'impératrice Joséphine, et grand-oncle du prince Eugène, dont le duc de Leuchtenberg est le petit-fils, et de la reine Hortense, mère de Napoléon III.

La grande-duchesse de Bade, sa grand-mère, était fille adoptive de Napoléon Ier.

Le titre de duc de Châtellerault, que portait le duc de Hamilton, avait été conféré, en 1548, par Henri II, roi de France, à Jacques Hamilton, comte d'Arran. C'est de son cousin, l'empereur Napoléon III, que William, duc de Hamilton, reçut à la mort de son père, en 1864, confirmation de ce titre de duc de Châtellerault.

La maison de Douglas Hamilton et Brandon et le titre de duc de Châtellerault s'éteignent, par la mort du duc William de Hamilton, qui, de son mariage avec lady Mary Montagu, fille du duc de Manchester, laisse seulement une fille, lady Mary Douglas-Hamilton.

Au Tribunal, l'un des juges s'étant endormi, Me X... aussi chatouilleux que somnifère, s'interrompt tout-à-coup.

—Pardon, monsieur le président, dit-il, j'attendrai, pour continuer, que monsieur le juge soit réveillé.

—Je veux bien, maître X..., répond le président, mais lui attend peut être, pour se réveiller, que vous ayez fini.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

Explosion à bord d'un navire

Presse Associée.

New York, 31 mai—Une dépêche spéciale de Guyaquil au *Herald* dit que la chaudière du garde-côte Sucre, du gouvernement de l'Equateur, a fait explosion la nuit dernière ; le commandant et quatorze hommes ont été tués sur le coup. De plus dix-sept individus ont été blessés, dont treize fatalement.

Au moment de l'accident le navire transportait des troupes de Machaba envoyées pour combattre les rebelles.

Révolution imminente au Guatémala.

Presse Associée.

New York, 31 mai—Le *World* reçoit une dépêche de Quézaltenango, Guatémala, qui dit qu'un correspondant récemment arrivé de Huehuetenango et d'autres points de la frontière mexicaine, a découvert les préparatifs d'une révolution contre le Président Barrios. La révolte n'éclatera peut être pas avant l'automne, mais un parti nombreux dans cette section de Guatémala travaille activement à l'annexion au Mexique.

Beaucoup de dollars américains et péruviens contrefaits sont en circulation. Cette fausse monnaie a été évidemment fabriquée dans quelque endroit près de la frontière.

Un fonctionnaire du Nicaragua mis en accusation.

Presse Associée.

New-York, 31 mai—Le *World* reçoit une dépêche de Managua, Nicaragua, annonçant que l'inspecteur du Département du Trésor, Romirero, a porté une accusation contre Cabezas, ex-gouverneur de Mosquito, pour détournement de cent mille dollars des fonds du gouvernement. Les efforts des autorités pour arrêter Cabezas ont jusqu'à présent été inutiles.

Le rapport d'un traité en cours de négociations avec le Japon, au sujet de certains privilèges du canal, est démenti à Managua.

La guerre entre le Costa-Rica et le Nicaragua.

Presse Associée.

New York, 31 mai—Dépêche spéciale de San Jose, Costa-Rica, au *World*. L'opinion générale est qu'il sera difficile d'éviter la guerre avec le Nicaragua. L'opinion publique semble être en faveur de la guerre. Les préparatifs militaires continuent.

Représentants de Puissances Attaqués.

Presse Associée.

Constantinople, 31 mai—Des informations envoyées de Moosh annoncent que les résidences occupées par les envoyés français, anglais et Russe, ont été forcées par des gendarmes turcs qui essayaient d'arrêter un domestique ; ils se sont servi d'un langage insultant et n'ont pu être expulsés qu'avec beaucoup de difficultés.

Cette nouvelle ajoutée à celle de Jeddah annonçant que le consul et le vice-consul Anglais, le consul Russe et le secrétaire du consulat français ont été attaqués à coups de fusils dans le voisinage de la ville, cause une grande excitation dans les cercles diplomatiques.

Le vice consul anglais, comme on l'a déjà télégraphié, a été tué ; le consul est légèrement blessé. Les autres fonctionnaires des Puissances ont été sérieusement blessés. Le crime est attribué aux bédouins.

L'attaque des consuls à Jeddah.

Presse Associée.

Jeddah, 31 mai—Les renseignements suivants ont été obtenus au sujet de l'assassinat du vice-consul anglais de Jeddah, et des blessures reçues par d'autres représentants des Puissances, hier.

M. W. S. Richardson, consul anglais ; le vice-consul ; M. Brandt, consul de Russie, et M. d'Orville, secrétaire du consulat français, se promenaient ensemble près de la ville, lorsque sans provocation ils ont été attaqués par huit Arabes qui ont ouvert le feu sur les fonctionnaires à une distance de moins de quatre yardes, avec des fusils et des pistolets.

Le vice-consul anglais a été si grièvement blessé qu'il est mort dix minutes après. Pendant qu'il était étendu blessé sur la terre, les assassins ont déchargé leurs pistolets sur lui et l'ont frappé de leurs couteaux. M. Brandt a eu la mâchoire fracassée et le nez emporté par une balle. M. d'Orville a seul échappé avec une légère blessure.

M. Richardson est grièvement blessé. MM. Richardson et Brandt ne survivront probablement pas.

Quinze arrestations ont déjà été faites. La plus grande excitation règne, d'autant plus que des navires de guerre anglais sont attendus d'un moment à l'autre pour procéder à une enquête et exiger la punition des assassins.

Aux dernières nouvelles, les médecins soignant les blessés annoncent que M. d'Orville est beaucoup plus grièvement atteint qu'on ne pensait d'abord, et ils craignent de le voir succomber.

Mort de Lord Gough.

Presse Associée.

Washington, 31 mai—Une dépêche reçue à l'ambassade anglaise annonce la mort de lord Gough, le héros de l'Inde, père de M. Hugh Gough, premier secrétaire de l'ambassade d'Angleterre à Washington.

Par la mort de son père, M. Hugh Gough, étant le fils aîné, devient lord Gough et hérite de tous les titres et de toutes les propriétés.

Il est dorénavant membre de la pairie, et il recevra les honneurs attachés aux que le Parlement a conféré à son père et à ses deux successeurs immédiats, à cause des services signalés rendus en subjuguant l'Inde et en établissant l'empire britannique.

Défaite des Insurgés.

Presse Associée.

La Havane, 31 mai—Le colonel Zamora, à la tête d'un détachement de trois cents soldats, a rencontré des insurgés occupant des positions entre Plazula et Rincon de Calients. Un combat s'est engagé et les troupes se sont emparées des positions des rebelles.

L'ennemi a laissé quatre morts sur la place, et a emporté ses blessés.

Le lieutenant Fernandez, qui opérait de concert avec le colonel, à la tête d'un autre détachement plus faible en nombre, après avoir ouvert le feu sur les Cubains, a chargé à la bayonnette une des positions et a forcé l'ennemi à se retirer.

Les insurgés ont eu deux tués et plusieurs blessés. Un soldat espagnol a été tué et trois autres blessés.

Le régiment d'Isabelle la Catholique a rencontré 850 insurgés entre Bayamo et Manzanilla. Après un engagement d'une heure, les rebelles ont été mis en déroute, abandonnant quinze morts et huit blessés sur le champ de bataille, et emportant beaucoup d'autres blessés.

Parmi les tués se trouve Amador Guerra, un chef ; et il est annoncé que deux autres chefs, Reuter et Vega, sont également tués ; mais la mort de ces deux derniers n'a pas encore été confirmée. Neuf soldats espagnols ont été tués au cours de cet engagement.

Nouvelles Américaines.

La perte du Colima.

Presse Associée.

New York, 31 mai—Dépêche spéciale de Mexico au *World*.

Le Colima a rencontré une grosse mer tout le long des côtes Mexicaines.

C'est avec de grandes difficultés qu'il a échappé aux rocs de l'île Isabella et de Piedra de Mar. Les passagers étaient dans un état constant de terreur ; et cette terreur a augmenté lorsque le navire a quitté San Blas ; une femme est devenue folle de peur et a passé la nuit à demander aux officiers de retourner au port et à prier le ciel de la délivrer.

Lorsque le bâtiment a touché, les pilotes, sous la direction des officiers, gouvernaient droit sur le sommet neigeux du volcan de la Colima. Les passagers se sont précipités hors des cabines et ont poussé des cris de terreur lorsque le navire a commencer à s'abîmer pièce par pièce.

Une dame du nom de Brasly, le seul passager qui ait conservé son sang-froid, a traversé la foule affolée et l'a exhortée au calme et à la raison.

Beaucoup, désespérant de pouvoir prendre place dans les bateaux de sauvetage, se sont emparés de ceintures de sauvetage et se sont jetés à la mer.

Le premier bateau mis à l'eau a sombré cinq minutes après.

Un conducteur du train de Manzanillo, arrivé à Mexico la nuit dernière, dit que quinze Américains ont été sauvés.

Un train spécial de secours, avec plusieurs médecins, a été envoyé de Mexico. La population de Manzanilla est frappée de panique. Les cadavres des naufragés sont jetés par vingtaines à la côte.

Des bateaux partis à la recherche des corps en ont recueilli plus de cinquante. Le temps est très chaud, et il n'y a aucun moyen d'embaumer les morts. Le service religieux sera célébré immédiatement et, comme il est impossible de creuser des tombeaux séparés, les cadavres seront enterrés dans des tranchées.

Le préfet de Manzanilla a requis tous les gardes ruraux montés du district, ainsi que les soldats de la garnison, pour empêcher les vols et creuser les tranchées.

Plusieurs corps ont été retrouvés près de la côte avec leurs bijoux et tout ce qu'ils possédaient. Ceux qui essaieraient de voler seront sévèrement punis. Les cadavres sont exposés aussi bien que possible par les agents à Manzanilla de la compagnie Pacific Mail.

Des épaves du navire ont été chassées sur les côtes par les vagues.

Le nombre total des morts est maintenant connu ; il s'élève à cent quatre-vingt-sept. Cinq autres vivants ont été recueillis, ce qui porte le nombre des personnes sauvées à vingt-six.

Le navire portait deux cent treize personnes, et suivant les apparences, toutes ont été noyées à l'exception de vingt-six. Les survivants seront envoyés au Nord aussitôt que possible. Dix-sept sont déjà partis pour San Francisco.

Ce naufrage est le plus désastreux, par le nombre de vies perdues, qui ait jamais eu lieu dans les eaux mexicaines.

Le Colima est totalement perdu ; peut être une partie de la cargaison sera-t-recueillie par des plongeurs? on l'essaiera probablement.

Le navire était un des plus grands et des plus puissants de la compagnie, et naviguait entre San Francisco et l'Amérique Espagnole.

Il a sombré en frappant un récif de corail par un épais brouillard.

Le coton Américain et les Japonais.

Presse Associée.

New York, 31 mai—M. N. Hashiguichi, consul général du Japon à New York, est très enthousiaste de la perspective de relations commerciales plus étroites entre les Etats-Unis et son pays, par le coton du sud.

A un reporter, il s'est récemment exprimé ainsi :

"Un marchand de coton américain m'a dit, il y a quelques jours, qu'il avait expédié sept mille balles de coton brut au Japon, par voie de San Francisco. La main-d'œuvre est très bon marché au Japon, et nous pouvons y fabriquer les cotonnades à un prix comparativement inférieur.

Nous avons un marché ouvert pour ces produits en Chine et en Corée, où les habitants, en général, sont si pauvres qu'ils sont obligés de porter des cotonnades.

Un grand nombre de fabriques ont été établies en ces temps derniers, et la supériorité du coton américain sur celui de l'Inde et de la Chine a créé une grande demande des fabricants de mon pays, qui désireraient recevoir le coton des Etats-Unis par une voie qui écarterait la nécessité de payer un tribut à l'Angleterre.

Non seulement nous avons un marché à nos portes, en Chine et en Corée, mais je pense que nos produits pourraient être envoyés aux Etats-Unis et vendus avec profit. Le bon marché de la main-d'œuvre au Japon en fait une possibilité."

R. M. Levy, un membre de la Bourse du Coton de New York, qui a de grands intérêts dans le Sud et qui a vécu longtemps à la Nouvelle Orléans, a été rencontré à l'hôtel Savoy ; il n'a pas été surpris des remarques de M. Hashiguichi.

M. Levy a montré une dépêche reçue par lui récemment de la Nouvelle-Orléans ; elle est ainsi conçue :

"Le Japon achète du coton à la Nouvelle-Orléans".

Ceci indique, ajoute M. Levy, que le Japon a envoyé un représentant à la Nouvelle-Orléans pour veiller à ses intérêts dans l'achat du coton brut. Nous savons que toutes les grandes nations européennes ont des agents à la Nouvelle-Orléans pour prendre soin de leurs intérêts respectifs dans la récolte de coton du Sud, mais, jusqu'aujourd'hui, aucune nation orientale n'avait envoyé de représentant.

Les Japonais, avec leurs tendances à aller de l'avant, ont reconnu la nécessité d'envoyer un représentant au grand marché de coton du Sud. Le coton a été envoyé au Japon par voie de Liverpool, depuis quelques années, et les journaux n'en ont pas même fait mention.

Je suis incliné à croire que l'ambition du Japon de prendre rang parmi les grandes nations commerciales, aura une influence marquée sur la prospérité des Etats du Sud produisant le coton.

Le Président Cleveland à l'inauguration du Canal de Harlem.

Presse Associée.

New York, 31 mai—Le Président Cleveland assistera officiellement à l'inauguration du canal de Harlem. Le général Viele, de la Chambre de Commerce de North Side, qui s'occupe beaucoup des préparatifs de l'inauguration qui aura lieu le 17 juin, s'est rendu à Washington pour inviter M. Cleveland.

Il a annoncé à la Chambre de Commerce que le Président sera présent. Il m'a dit, a déclaré M. Viele, qu'il organiserait son voyage à Gray Gables de façon à s'arrêter à New York pour les cérémonies.

Le Gouverneur Morton accablé par la chaleur.

Presse Associée.

New York, 31 mai—Le gouverneur Morton a quitté New York aujourd'hui pour Albany. Il a dit à un reporter qu'il n'a pas ressenti les effets de la faiblesse qu'il a éprouvé hier sur l'estrade au moment du défilé.

Ce n'était pas exactement une faiblesse, a dit M. Morton, car pendant plus d'une demie heure j'ai trouvé le soleil insupportablement chaud. Ma respiration s'est embarrassée, et je me suis évanoui un moment. J'ai repris mes sens dix minutes après.

M. Chauncey M. Depew a été beaucoup affecté d'apprendre que le gouverneur Morton a été accablé par la chaleur.

Le reporter qui l'a vu aujourd'hui lui a demandé si cet incident aurait aucun effet sur les aspirations présidentielles de M. Morton. Il peut en avoir, il en aura probablement, a répondu M. Depew. Le cas est analogue à celui de M. Blaine, frappé d'insolation, si vous vous rappelez, en 1876, sur l'avenue de Pennsylvanie, à Washington ; cet accident a été le commencement de tous ses troubles physiques ; il était auparavant fort et vigoureux.

J'espère que l'accident de M. Morton ne sera autre chose qu'une légère faiblesse causée par la chaleur, mais à l'âge du gouverneur, de sérieuses complications peuvent se présenter.

Retour de Chicago.

Presse Associée.

Pittsburg, Pennsylvanie, 31 mai—Le train qui a transporté les restes de M. Gresham à Chicago, ayant à bord le Président et les personnes qui l'ont accompagné, est passé ce matin à huit heures à Pittsburg, en retournant à Washington. Il n'y a pas eu d'arrêt à la gare ; le train a été signillé de la voie du Pittsburg and Western à celle du Baltimore and Ohio.

Le wagon-restaurant était vide ; il était évident que les distingués voyageurs n'avaient pas encore quitté les dortoirs. Le train a marché lentement jusqu'en dehors des limites de la ville.

Le Gouvernement de Washington et le Désastre du Colima.

Presse Associée.

Washington, 31 mai—Les fonctionnaires du département d'Etat font tout en leur pouvoir pour secourir les Américains survivants du désastre du Colima, brisé s